

Document 3: Littératures coloniales, littératures d'Empire ?

Il existe une grande richesse et diversité de textes que l'on peut identifier à ce genre littéraire mort, sans postérité, et souvent servi par des talents médiocres et propagandistes.

Dans son acception la plus précise, la plus technique, **la littérature coloniale est étroitement liée à l'expansion européenne, et plus particulièrement celle qui marqua la fin du XIX^{ème} siècle** : découpage chronologique qui convient mieux, il est vrai, à la deuxième colonisation française, depuis les débuts de la troisième république jusqu'à l'apogée de l'entre-deux-guerres lorsque, comme en écho aux ambitieux projets de mise en valeur des territoires d'Outre-mer par Albert Sarrault, l'on vit **des romanciers non dénués de talent, certains, par leur métier, administrateurs et hauts fonctionnaires de l'Empire, exposer dans des romans de facture réaliste les profondes transformations provoquées, surtout en Afrique, par la présence française**. Jacques Weber résume bien ce problème de périodisation, en constatant que si **« la littérature coloniale est aussi vieille que la colonisation, le roman colonial proprement dit apparaît tardivement »**, et **triomphe surtout entre 1920 et 1940**, au moment où l'Empire prend «une place dans la vie des français qu'il était loin d'occuper avant 1914 ». Mais à y regarder de plus près, c'est moins le roman colonial lui-même, si toutefois on le définit avec la rigueur des Leblond, qui marque profondément la création romanesque et la littérature d'idées que la thématique impériale elle-même.

Il est en effet évident que la plupart des écrivains français de l'entre-deux-guerres, sans être toujours personnellement engagés dans le processus politique de la colonisation, ont abordé dans des œuvres extrêmement diverses la question coloniale. Ce sont tantôt **des essais, des récits de voyage, tantôt des romans ou des écrits polémiques**, qui embrassent d'ailleurs la totalité des sensibilités politiques de l'époque. De Roland Dorgelès à Paul Nizan, de Jean-Richard Bloch à Paul Morand, d'Henry de Montherlant à Louis Aragon et André Malraux **innombrables sont les œuvres qui n'envisagent plus les problèmes contemporains du seul point de vue de la France, ou de l'Europe, mais dans une perspective plus large, plus « mondiale »**, quelles que soient au demeurant les leçons qu'ils tirent de ce qu'il faut bien appeler un « décentrement » qui conduit à un renouvellement sensible des problématiques comme des géographies culturelles. Certes, **l'exotisme**, que l'on situe parfois, ce qui est contestable, en amont des littératures coloniales elles mêmes, avait procédé depuis longtemps à un tel décentrement, et sa **quête de paysages et d'espace nouveaux contribua sans nul doute à enrichir l'imaginaire européen**, loin de certaines caricatures que l'on en donne parfois. Mais il est incontestable que **la deuxième vague colonisatrice va accentuer des mouvements culturels puissants**, depuis longtemps perceptibles au plus profond de l'histoire littéraire européenne.

Ces mouvements, il est bien évident qu'ils ne se laissent pas enfermer dans des catégorisations scolaires trop étroites. **Il y a eu, bien avant la littérature coloniale stricto sensu, une littérature de l'ère des Empires, qui inclut l'exotisme mais ne s'y réduit pas, et accompagne** ce qu'une équipe d'historiens réunie par Pierre Léon appelait dans un livre publié il y a déjà trente ans l' **«ouverture du monde»** et résumait

dans une belle formule : « des univers à l'univers ». L'aventure portugaise, outre-mer, fut sur ce point décisive, et il faut rappeler que, au cœur du XV^{ème} siècle déjà, Lisbonne fut une capitale mondialisée : « *Lisbonne devient bientôt un musée oriental. A son port affluent régulièrement les cargaisons d'épices : le poivre et le gingembre du Malabar, la cannelle et les émeraudes de Ceylan, le clou de girofle des Moluques, le camphre de Bornéo, le benjoin de Sumatra, le santal de Timor, mais aussi l'ivoire de Guinée et du Mozambique (...) les paravents du Japon et les porcelaines de Chine* ». Dans ces lignes on analyse ces flux de marchandises sans omettre de les relier aux changements culturels eux-mêmes, aux thématiques poétiques, aux récits de voyage.

Comme le montre Serge Gruzinski dans un ouvrage appelé *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, **la découverte de la diversité des langues et des cultures, et d'une réalité humaine beaucoup trop vaste et complexe pour être ramenée à un seul centre marqua profondément les mentalités européennes dès la première mondialisation ibérique**, malgré, bien sûr, toutes les prétentions à un Empire universel capable d'unifier la planète dans un ensemble cohérent. Ce n'est point un hasard sans doute si **les historiens, plus que les littéraires, ont été sensibles à ce double mouvement contradictoire et disjonctif : occidentalisation du monde, mais aussi irruption, au cœur de l'Occident, d'une réalité africaine, chinoise, indienne, qui tend peu à peu à métisser l'imaginaire européen lui-même.**

E. J. Hobsbawm, dans sa synthèse **L'ère des empires, 1875-1914** a bien montré la complexité de ces interinfluences au seuil du monde contemporain : « ***La densité même des réseaux de communication et la facilité avec laquelle on avait désormais accès aux terres lointaines et étrangères accurrent, directement ou indirectement, non seulement les heurts, mais aussi les influences réciproques entre l'Occident et le monde exotique*** »

Ce sont ces « influences réciproques » qui définissent assez bien le territoire topique d'un imaginaire (et d'une littérature) de l'ère coloniale qui a été depuis toujours sensible à ces rencontres et ces mélanges, même si, dans la plupart des textes, l'idéologie déclarée est celle d'une hégémonie culturelle à partir d'un «centre» européen. Un exemple parmi tant d'autres de cette capacité qu'eurent les écrivains de l'ère coloniale de percevoir leur époque comme le moment privilégié d'un vaste processus de décloisonnement des mondes, à partir duquel s'établissent partout des connexions et des interdépendances : en 1936, Gaston Pelletier et Louis Roubaud publient chez Plon un essai incisif, *Empire ou colonies*, qui s'ouvre par une citation de Paul Valéry, « *De notre temps, l'histoire d'un monde fini commence* ». Les deux auteurs constatent que l'ère des Empires est celle d'un monde où les différentes parties de la terre « *ont des cloisons, non des clôtures* », et quand ils s'efforcent de saisir l'originalité profonde du monde qui est le leur, ils y reconnaissent un « *double caractère de particularisme et de connexion (qui) marque un ordre de choses nouveau et sans précédent dans l'histoire* »

Par rapport à l'ère de l'hégémonie ibérique, c'est bien sûr la révolution technique et scientifique, l'accélération du cours de l'histoire, l'invention d'une nouvelle

temporalité, qui bousculent partout les rythmes anciens chers à la sensibilité exotique, décrivant ainsi les points forts d'une modernité « coloniale ».

Ce thème est un véritable lieu commun dans la littérature des années 1920-1940, qu'il conduise à une exaltation des rythmes nouveaux ou au contraire à une déploration romantique de la disparition des mondes anciens.

On entend dès lors partout les «craquements» d'un monde millénaire, d'Istanbul à Fès, de Marrakech à Bombay et c'est là le cœur, pense Chevrillon, de la réalité de l'ère impériale. Cette réalité, faite de bouleversements culturels jusqu'alors inédits, les littératures de l'époque ont-elles su en mesurer toute l'ampleur ? Au-delà de l'illusion exotique dont la grande tentation est de figer les cultures dans leurs miroitements esthétiques, ont-elles pu exprimer l'historicité profonde de leur temps ? A l'évidence, **les grands textes de l'ère coloniale ont tous été sensibles au « phénomène nouveau, sans analogue dans l'histoire humaine »**. Certes, les réactions au nouveau cours des choses sont infiniment variées : cela va de la **nostalgie d'un Loti**, qui, dans son beau récit de 1890, souhaitait que le vieux Maroc oriental puisse échapper, comme miraculeusement, à une main mise européenne qui lentement le banaliserait, à **l'exaltation «constructiviste» des grands récits coloniaux classiques qui adhèrent, avec plus ou moins de réserves, à l'intention modernisatrice du nouvel ordre impérial.**

D'autre part, la sensibilité exotique survit dans les romans et les récits des années trente (Odette du Puigauden en est un bel exemple), et n'est nullement détruite par un roman colonial aux visées plus réalistes et historicistes. Le roman colonial lui-même (Robert Delavignette) se laisse souvent aller à une nostalgie exotique que ne parvient jamais à détruire complètement l'état d'esprit pionnier et conquérant qu'exalteront un Robert Randau ou un Jean d'Esme. Les choses sont donc complexes et nécessitent, plus *qu'une réflexion théorique sur les genres littéraires et les définitions, un véritable retour au texte, une analyse précise des textes eux-mêmes que la notion de littérature d'Empire permet sans doute de regrouper par delà leur évidente diversité.*

Il y a bien, depuis la deuxième colonisation française, une littérature d'Empire, sensible à l'ouverture mondiale des voies de communication et d'échange, à la multiplicité des cultures et des « centres », à la coexistence des imaginaires, et une littérature coloniale, davantage préoccupée par les « territoires » et les frontières. Les récits de voyage et d'aventure illustrent parfaitement la première alors que la seconde relève davantage d'une volonté coloniale constructiviste et assimilationniste.

L'imaginaire territorial des littératures coloniales, dans l'acception stricte et précise de ce mot, voisine avec des représentations plus fluides des cultures et des espaces, où les thèmes de l'éloignement, de la diversité, de la pluralité des centres s'accommodent plus facilement de l'héritage culturel de l'exotisme. **L'imaginaire colonial est sans doute l'expression, historiquement très datée, d'un imaginaire impérial autrement plus vaste, où s'expriment avec sans doute davantage de force les enjeux – aujourd'hui éclatants- d'une littérature mondiale dont nous percevons désormais qu'elle est la lointaine conséquence d'un processus fort ancien de décroisement des mondes : et surtout le creuset, de nos jours, de toutes nos modernités culturelles.**